vert de gloire et admiré de toute l'Europe, qu'il avait préservée du joug des infidèles.

32. **Mairie de Carloman et de Pépin le Bref.** — Charles Martel avait partagé sa succession entre ses trois fils *Carloman*, *Pépin* et *Griffon;* mais ce dernier fut dépouillé par ses deux frères de la faible part que lui avait assignée son père, et renfermé dans un monastère. Carloman, l'aîné, garda pour lui la mairie du royaume d'*Austrasie*, devenu lui-même comme un domaine héréditaire de sa famille, tandis que Pépin prenait la mairie de *Neustrie*, où les murmures du peuple, encore mal habitué à se passer d'un roi, le forcèrent bientôt à mettre sur le trône un dernier représentant de la race mérovingienne. *Childéric III*, âgé de dix ans environ, et donné comme fils de Thierri IV, termine la liste des rois fainéants. Pépin n'en conserva pas moins toute l'autorité en Neustrie et en Bourgogne. Les conciles de *Leptines* et de *Soissons* (743), où furent réprimés les désordres qui s'étaient introduits dans les églises des deux royaumes, et quelques expéditions contre le duc d'Aquitaine, Hunald, contre les Bavarois, les Saxons et les Allemands, sont les seuls événements que nous ayons à signaler pendant l'administration des deux frères. — Bientôt (747) Carloman, dégoûté de la souveraineté, se retira au monastère du *Mont-Cassin*, en Italie, sans avoir pris soin d'assurer sa succession à ses fils. Pépin leur fit couper les cheveux, et demeura ainsi seul maître de tout l'empire des Francs, qu'il gouverna avec la même autorité qu'avait possédée son père. — Après l'avoir exercée cinq ans sans contrôle, il se crut assez fort pour faire disparaître le fantôme de roi qu'il avait placé sur le trône. Une assemblée des grands et des évêques, tenue à *Soissons* (en 752), déposa Chilpéric III, et proclama Pépin comme son successeur. — Le dernier Mérovingien alla finir ses jours (vers l'an 756) dans le monastère de *Sithiu* (appelé depuis l'abbaye de Saint-Bertin) à Saint-Omer. Dans un espace de 334 ans environ (418-752), sa race avait donné aux Francs trente-quatre souverains. L'ambition et l'adresse de ceux qui la dépouillèrent avaient dès longtemps préparé sa chute; mais elle périt victime bien moins encore de leurs manœuvres criminelles que de son propre épuisement, attesté par la mort prématurée de tous ces rois, dont aucun ne parvint à sa trentième année.

CHAPITRE QUATRIÈME.

AVÉNEMENT DE LA SECONDE RACE.

PÉPIN LE BREF.

33. **Avénement de la seconde race. — Pépin le Bref** (752-758). — Nous venons de montrer comment les maires du palais d'Austrasie parvinrent à se substituer aux rois mérovingiens. Cette entreprise leur réussit parce que leur ambition personnelle était à la tête d'un mouvement national, dit M. Guizot : « Il y eut comme une seconde invasion de la Gaule par les Germains; et un événement où l'on ne voit d'ordinaire qu'un changement de dynastie fut, au fait, la victoire d'un peuple sur un peuple, la fondation d'un nouveau royaume par des conquérants nouveaux. »

« Pépin, sauf la différence des temps, continue le savant historien, se trouve dans une situation analogue à celle où avait été Clovis. Comme lui, il est le chef des guerriers et le premier des grands propriétaires. Mais le pouvoir qu'il possède n'est encore qu'un pouvoir de fait; il sent le besoin de le faire reconnaître par ses principaux compagnons et sanctionner par la religion, qui est devenue celle du peuple. » Avant de s'emparer du trône, Pépin avait envoyé consulter le pape Zacharie, qui avait répondu que celui-là pouvait prendre le titre de roi qui en possédait le pouvoir. Élu par l'assemblée nationale convoquée à *Soissons*, Pépin se fait conférer l'onction sacrée par Boniface, archevêque de Mayence. Cette imposante cérémonie, dont il est alors pour la première fois question dans notre histoire, fit une vive impression sur l'esprit du peuple. Son nouveau souverain devenait pour lui l'*oint du Seigneur*. Deux ans après, le pape Étienne II, successeur de Zacharie, étant venu en France solliciter le secours de Pépin contre les Lombards qui menaçaient la ville de Rome (voir n° 34), sacre de nouveau ce prince, sa femme Bertrade et ses deux fils Charles et Carloman, et défend aux Francs, sous peine d'excommunication, d'élire jamais un roi issu d'une autre famille.

Pépin réunissait toutes les qualités indispensables au fondateur d'une dynastie nouvelle : bravoure, habileté, prudence

et modération ; mais il lui en manquait une qui n'est pas d'une moindre importance aux yeux d'une nation barbare, comme l'étaient encore les Francs à cette époque. Il était petit de taille, et ce défaut qui l'avait fait surnommer *le Bref*, excitait les railleries de ses officiers. Il en fut instruit, et résolut de leur prouver que la petitesse de sa taille n'ôtait rien ni à sa vigueur ni à son courage. Un jour, s'il en faut croire un historien, d'ailleurs un peu suspect, il donnait au peuple le spectacle, alors fort usité, d'un combat d'animaux. Un taureau venait d'être terrassé par un lion. « Qui de vous, s'écrie le roi en s'adressant à ceux qui l'entouraient, se sent le courage d'aller séparer ces animaux furieux ? Cette proposition les glaça de terreur. « Il n'est point d'homme sous le ciel, répondent-ils, qui ose tenter une pareille entreprise. » Le roi, plus hardi, s'élance alors dans l'arène, tire son épée, abat la tête du lion et celle du taureau ; puis il remet son glaive dans le fourreau et se rassied en disant : « Vous semble-t-il que je puisse être votre seigneur ? » Tous tombent à ses pieds comme frappés de la foudre, en s'écriant : « Qui, à moins d'être fou, refuserait de reconnaître que vous êtes fait pour commander aux mortels ? »

34. Guerres contre les Lombards et les Saxons. — Pépin n'ignorait pas que le moyen le plus sûr d'affermir sur sa tête la couronne, qu'il devait surtout aux triomphes guerriers de Charles Martel, était de conduire les Francs à de nouvelles conquêtes. Aussi s'empressa-t-il d'accéder aux prières du pape Étienne II, qui le suppliait de porter ses armes contre les Lombards. Ce peuple, originaire de la Germanie comme les Francs, s'était, depuis près de deux cents ans (en 568), établi dans la partie de l'Italie qui a conservé le nom de Lombardie (voir notre *Histoire du Moyen âge*, n° 7). Astolphe, leur roi, ayant peu à peu augmenté ses possessions, voulait aussi s'emparer de Rome. Pépin proposa à ses guerriers de marcher contre lui ; mais le souvenir des dernières expéditions d'Italie, si désastreuses pour la nation (voir le n° 20), n'était pas encore effacé, et ce ne fut pas sans peine que les comtes Francs se décidèrent à suivre Pépin. Son activité et sa valeur assurèrent le succès. Les Lombards furent vaincus dans deux campagnes (754 et 755), et leur roi Astolphe, assiégé deux fois dans Pavie, sa capitale, se vit contraint d'abandonner au vainqueur une partie de ses conquêtes, dont Pépin fit présent au Saint-Siége. C'est depuis cette époque

que le chef de l'Église est devenu un souverain temporel (voir notre *Histoire du Moyen âge*, n° 20).

Les Saxons de la Germanie, l'un des peuples regardés comme tributaires du royaume d'Austrasie (n° 20), mais qui en dévastaient les frontières au lieu de lui payer tribut, occupèrent aussi deux fois (753-757) les armes de Pépin. Il ne remporta cependant que d'insignifiants avantages sur cette belliqueuse nation, dont la soumission devait être l'œuvre laborieuse de son fils (voir n° 39).

35. Conquêtes de la Septimanie et de l'Aquitaine. — Une conquête plus importante appelait l'attention des Francs. Toute la Gaule méridionale, de la Loire aux Pyrénées, tant de fois parcourue et ravagée par les Francs et par Charles Martel lui-même, n'avait jamais été complétement et définitivement conquise. — L'*Aquitaine*, où Clovis et ses enfants n'avaient réellement possédé que des établissements passagers et précaires, avait profité de la lutte de l'Austrasie et de la Neustrie pour recouvrer son indépendance. Ses ducs héréditaires, issus, à ce qu'ils prétendaient, du sang de Caribert (voir n° 25), avaient aussi trouvé dans ces luttes intestines des Francs l'occasion d'accroître considérablement leurs domaines, qu'ils recouvrèrent après l'expulsion des Sarrasins, contre lesquels ils n'avaient pas combattu sans gloire. — La *Septimanie* était, comme nous l'avons dit (n° 30), restée au pouvoir des infidèles, en dépit des efforts réitérés du brillant vainqueur de Poitiers, qui échoua sous les murs de *Narbonne*.

Son fils fut plus heureux : profitant des révolutions qui avaient affaibli l'empire des khalifes, et secondé par les chrétiens de la Septimanie, il chassa les musulmans de Narbonne et de toutes les places qu'ils occupaient dans ces contrées (759).

Restait l'*Aquitaine*, qui, toute romaine encore par sa civilisation, ses lois, son langage et ses mœurs, avait toujours repoussé avec un profond mépris la domination des Barbares de la Germanie. Waïfre, son duc, fier de son origine mérovingienne, ne voyait pas avec une moindre aversion la famille nouvelle qui avait détrôné sa race. De plus, il avait donné asile à Griffon, ce fils déshérité de Charles Martel (n° 32), qui, sorti de son couvent, avait levé contre son frère l'étendard de la révolte. Waïfre acheva d'irriter son ennemi en envoyant le comte d'Auvergne porter le ravage sur les terres des Francs

établis dans la Bourgogne. Ce fut le signal d'une guerre d'extermination, guerre d'antipathies nationales bien plus encore que d'ambition personnelle, une de ces guerres de peuple à peuple qui ne se terminent que par l'anéantissement des vaincus. Telle fut la guerre d'Aquitaine : elle dura neuf années (760-768) et fut accompagnée des plus épouvantables dévastations : villes, villages, monastères, églises même, tout, jusqu'aux arbres, fut livré aux flammes ; et quand la mort de ses derniers défenseurs et de son duc, assassiné par un traître, la livra au vainqueur, cette vaste province, naguère la plus fertile et la plus riche de toute la Gaule, n'était plus qu'un désert couvert de ruines fumantes.

36. Mort de Pépin. — Champs de Mai. — Les fatigues de cette longue et terrible guerre avaient épuisé les forces de Pépin. Attaqué d'une hydropisie près de Saintes, il se fit transporter au tombeau de Saint-Martin de Tours, et de là à Saint-Denis. Sentant que sa fin était prochaine, il partagea ses états entre ses deux fils, Charles et Carloman, et mourut (768), après avoir gouverné l'empire des Francs pendant vingt-sept ans, dont onze comme maire du palais et seize comme roi.

Les assemblées de la nation, tombées presque en désuétude sous les Mérovingiens, étaient redevenues fréquentes sous le règne de ce prince. Pour faciliter ces réunions, qui semblent avoir été fort négligées au milieu des guerres civiles qui amenèrent l'extinction de la race de Clovis, Pépin en transporta l'époque (755) du mois de mars au mois de mai, pendant lequel les fourrages couvrent partout la terre. De là le nom de *Champs de Mai*, que ces grandes assemblées ont longtemps conservé. Pépin confirma aux prélats le droit de séance dont ils avaient déjà joui en plus d'une occasion sous les Mérovingiens, comme le prouve la composition des conciles ou assemblées de 511 et de 614. Ils y introduisirent l'usage de la langue latine, inconnue aux guerriers francs, et y exercèrent bientôt par leurs lumières une influence qu'il est facile de reconnaître en lisant les actes rédigés dans ces comices de la nation. On y trouve la preuve que ces réunions continuèrent à participer, comme celles que nous venons de rappeler, de la nature d'un concile autant au moins que de celle d'une assemblée politique. Il en fut encore ainsi sous Charlemagne et sous plusieurs de ses successeurs.

CHAPITRE CINQUIÈME.

CHARLEMAGNE.

768-814.

37. Partage de l'empire. — Charles et Carloman avaient été sacrés rois quatorze ans avant la mort de leur père ; ils lui succédèrent donc sans opposition, et ils respectèrent le partage que ce prince avait lui-même pris soin de faire entre eux à ses derniers moments. Charles eut l'Austrasie avec toutes les provinces orientales, et Carloman la Neustrie avec la Bourgogne et les provinces de l'occident et du midi : quant à l'Aquitaine, qui lui avait coûté tant de travaux, Pépin n'ignorait pas qu'elle était mal soumise encore, et, pour les intéresser tous les deux à y maintenir leur domination, il la partagea entre eux. Ses prévisions ne furent pas trompées. A peine Charles et Carloman avaient-ils eu le temps de se faire proclamer l'un à *Noyon* et le second à *Soissons*, qu'il leur fallut marcher contre les Aquitains révoltés. Le vieux duc Hunold, père de Waïfre, à qui il avait abandonné le gouvernement de l'Aquitaine pour se retirer dans un couvent, en était sorti pour venger la dévastation de son pays et l'assassinat de son fils. Sa voix trouva encore des échos sur cette terre désolée, et tout ce qui y restait d'hommes capables de porter les armes se rassembla autour de lui. Les deux frères réunirent leurs guerriers pour marcher contre lui (769) ; mais la discorde se mit entre eux avant même qu'ils eussent vu l'ennemi ; et Carloman se retira avec ses troupes, laissant à son frère le soin de continuer cette guerre avec ses propres forces. C'en était trop encore pour que le malheureux Hunold pût espérer de résister avec le peu de guerriers échappés à tant de massacres ; forcé de fuir, il alla demander un asile à son neveu Loup, duc des Gascons ; mais celui-ci le livra à Charles, et le château fort de *Fronsac*, élevé sur les bords de la Garonne, au cœur de l'Aquitaine, assura désormais la soumission de cette vaste province.

38. Charlemagne seul roi. — Deux ans après (771), Carloman, qui s'était réconcilié avec son frère, grâce à l'intervention de leur mère, Bertrade, mourut, laissant deux fils trop jeunes pour défendre leur héritage contre leur oncle.